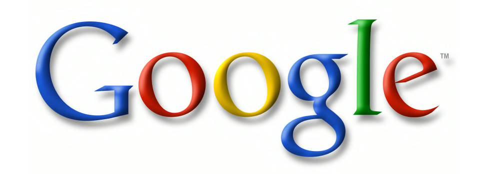

Google

Le Rôle décisif de l'Amérique dans la Guerre mondiale

PAR

Emile BOUTROUX

de l'Académie Française

Bibliothèque Franco-Américaine de Guerre

PARIS

Prix : 0.75

Le Rôle décisif de l'Amérique dans la Guerre mondiale

Le Rôle décisif de l'Amérique dans la Guerre mondiale

On peut tenir pour certain que les Allemands, en juillet 1914, n'envisageaient à aucun degré l'entrée en guerre des Etats-Unis. Leur plan était fait *ne varietur*. La guerre de 70 avait abattu la France. En 1914, c'était le tour de la Russie. L'Angleterre, sûrement, s'abstiendrait ; et, si la France était assez folle pour intervenir, on l'anéantirait immédiatement. Plus tard, viendrait le tour de l'Angleterre, puis celui du Japon, ou des Etats-Unis. Pour le présent, on se contenterait, dans ces derniers pays, de la pénétration pacifique, si puissante quand elle est pratiquée avec la méthode, l'audace et la duplicité que les Germains savent y apporter.

Guillaume II affectait de s'intéresser à la grandeur des Etats-Unis. Quand l'Angleterre eut déclaré la guerre à l'Allemagne, il leur fit signe de profiter de la circonstance pour s'emparer du Canada et du Mexique.

Cependant, aux Etats-Unis, tous n'étaient pas persuadés que l'on pourrait, jusqu'au bout, demeurer neutre. D'assez bonne heure on agita la question de savoir si, tôt ou tard, on ne serait pas amené à aller combattre aux côtés des Alliés.

Cette éventualité faisait rire les Allemands. Quoi ! ces adorateurs du dollar, ces sportsmen, ces insulaires invétérés, si parfaitement indifférents au sort des peuples étrangers, iraient guerroyer de l'autre côté de l'Atlantique ? Etait-ce concevable ? Cette nation, disaient les feuilles d'outre-Rhin, n'a point d'armée. Si elle essayait de s'en faire une, elle n'atteindrait même pas au niveau de la misérable petite armée anglaise. L'idée de transformer les Américains en

soldats capables de se mesurer avec le soldat allemand n'était-elle pas du dernier comique ? Comment, d'ailleurs, les Etats-Unis pourraient-ils transporter leurs troupes à travers l'océan, dont les Allemands se rendaient maîtres au moyen de leurs sous-marins ? Enfin, quand même ils viendraient, dans une certaine mesure, à bout de tous les obstacles, les Américains n'auraient rien fait ; car, malgré leurs efforts, ils arriveraient trop tard. Le propre de l'Allemand, c'est d'avoir l'initiative des événements. Comme l'Allemagne a fait éclater la guerre à l'heure marquée dans ses décrets, ainsi elle y mettra fin à l'instant qu'elle déterminera. En aucun cas l'Amérique ne sera admise à jouer un rôle. Elle est, elle demeurera quantité négligeable.

Tel était le point de vue allemand. Or, le 6 avril 1917, le Président Wilson proclamait l'existence de l'état de guerre entre l'Allemagne et les Etats-Unis. Quelle était la portée de cet événement ?

I

LES ÉTATS-UNIS ET LA SIGNIFICATION DE LA GUERRE

L'Europe, depuis 1648, n'a saisi que par lueurs et très imparfaitement la signification de son histoire. A la clarté des événements d'hier et d'aujourd'hui, nous discernons, durant les trois derniers siècles, une évolution capitale qui, hier encore, échappait à nombre de gouvernements.

Le traité de Westphalie était, dans le fond, la ruine de l'Autriche et l'annonce de son remplacement par la Prusse, comme puissance unifiante et dirigeante de l'Allemagne. Or, les progrès de la Prusse parurent alors un événement secondaire, et l'Autriche de Charles-Quint continua, pour longtemps, de hanter les imaginations.

En 1755, la vanité de Mme de Pompadour unit la

France et l'Autriche contre la Prusse. Frédéric II vainquit ; et le traité de 1763, en même temps qu'il préparait l'hégémonie prussienne dans les pays allemands, donna un corps à l'ambition, que commençait à nourrir l'Allemagne, de parvenir, sous la conduite de la Prusse, à s'unifier et à dominer en Europe.

Le sentiment national allemand, nous disent les historiens d'outre-Rhin, se redressa, lors de la conclusion de la paix d'Hubertsbourg : il se redressa en s'appuyant sur l'héroïsme de Frédéric II. Et, comme preuve de la puissance que, dès lors, posséda la Prusse, ces historiens ajoutent : Dès cette époque, l'Etat prussien était haï en Europe.

Que cette date de 1763 marquât ce qu'on appelle un tournant de l'histoire, l'Europe ne s'en douta pas. Lorsque Napoléon combattit la Prusse, l'Europe ne comprit pas que, dans cette lutte, il servait les intérêts du monde, et non pas seulement ses ambitions personnelles, d'ailleurs démesurées. Iéna eût dû être le point de départ d'une organisation de l'Europe destinée à empêcher la reconstitution de la Prusse : il fut l'origine de cette reconstruction même, et, avec elle, de la prussianisation de l'Allemagne.

En 1814 et 15 les yeux commencent à se dessiller. La Prusse, qui s'attribue le principal rôle dans l'écrasement de Napoléon, prétend acquérir une situation qui exprime et garantisse sa prépondérance en Europe. En ce sens elle réclame, outre la Saxe, l'Alsace et la Lorraine. Cette dernière conquête, notamment, en la rendant maîtresse de la France, hier encore la plus puissante nation du monde, marquerait son hégémonie universelle. Aux prétentions de la Prusse, l'Europe s'oppose. Ce n'est pas qu'elle considère le droit des nations. Les souverains qui naguère avaient invoqué ce principe contre Napoléon, l'oublient, maintenant que Napoléon est vaincu. Mais l'Europe comprend la pensée de la Prusse, et la déjoue. Si elle lui accorde une moitié de Saxe, elle lui refuse l'Alsace

et la Lorraine. Au second traité de Paris, après Waterloo, l'Angleterre et la Russie obtiennent, au nom de l'équilibre européen, que la France ne soit pas mutilée.

La signification de la question de l'Alsace-Lorraine est ainsi très claire. Cette question n'est pas seulement française : elle est, avant tout, européenne, c'est-à-dire mondiale. L'Alsace et la Lorraine sujettes de la Prusse, ce serait cette puissance installée à la tête de l'Europe ; ce serait le principe de l'équilibre et de l'indépendance des Etats définitivement renié. Cette signification de la question d'Alsace-Lorraine est tellement certaine qu'à partir de 1815 la conquête de l'Alsace-Lorraine est réclamée par les écrivains prussiens ou amis de la Prusse, avec une âpreté croissante. Toutes sortes d'arguments sont invoqués. L'histoire, l'érudition, la Providence, la dialectique immanente sont abondamment mises à contribution par les descendants de ceux dont Tacite disait : *Victoribus fortuna in sapientiam cessit* : « Vainqueurs, ils font de leur victoire une philosophie. » Mais la vraie raison, c'est qu'ils tiennent par-dessus tout à briser l'équilibre européen à leur profit, et que le symbole avéré de cet équilibre, c'est le maintien de l'Alsace et de la Lorraine comme province française.

Entre 1815 et 1870, l'ambition prussienne fut une constante menace de guerre.

En faisant de l'Alsace-Lorraine l'enjeu de la guerre de 1870, l'Allemagne entendait, conformément aux ambitions prussiennes déjouées par l'Europe en 1815, obtenir deux résultats : premièrement, constituer l'Empire allemand sous l'hégémonie de la Prusse ; secondement, établir sa suprématie en Europe. Chose étrange, la seconde partie de ce plan, universellement reconnue aujourd'hui, échappa à l'Europe de 1870-1871. En France même, on ne vit autre chose dans cette guerre qu'un duel entre deux Etats. La raison de cette fausse interprétation fut évidemment l'ab-

tention des puissances mêmes qui, en 1815, avaient soutenu les droits de la France et de l'Europe. Si nul n'élevait la voix, il était évident que la lutte n'était qu'une querelle particulière.

Même après 1870, la cécité universelle persista. Sans doute, la France ne prit jamais véritablement son parti de la perte de l'Alsace-Lorraine. Mais la seule raison qu'elle eût en tête, c'était le droit des Alsaciens-Lorrains. Raison, à coup sûr, péremptoire! Mais la conquête de l'Alsace-Lorraine, dans la pensée de l'Allemagne, signifiait la prépondérance allemande définitivement établie en Europe ; et de cela, en France même, on n'avait pas l'air de se douter.

En 1900, l'empereur allemand proclamait : *Unsere Zukunft ist auf dem Wasser* : « Notre avenir est sur l'eau ! » Cette formule signifiait : « Au peuple allemand, il appartient désormais de dominer non seulement en Europe, mais dans l'univers. L'Allemagne est, par définition, *das Herrenvolk*, le peuple-maître. L'heure est venue pour elle de remplir jusqu'au bout sa destinée. » A partir de cette époque, les Allemands ne mentionnent aucun mode de l'activité allemande sans le déterminer par le mot *Welt*, qui signifie mondial. La politique, le commerce, la domination allemande sont nécessairement mondiaux : *Welt-Politik*, *Welt-Handel*, *Welt-Herrschaft*.

La doctrine est très claire. Comme l'Empire allemand est devenu un, ainsi le monde entier doit s'unifier. Et, de même que l'unité de l'Empire allemand s'est faite par l'abdication de l'Allemagne entre les mains de la Prusse, ainsi l'unité du monde se fera par l'abdication du monde entre les mains de l'Allemagne. « Ce que les Hohenzollern sont à la Prusse, dit Guillaume II, la Prusse l'est à l'Allemagne ; et ce que la Prusse est à l'Allemagne, l'Allemagne doit l'être à l'univers. » Tel est le plan divin.

Quelques nations osent protester : le devoir de l'Allemagne est d'ouvrir leur intelligence et de réduire

leur volonté par la force. De là la guerre de 1914, qui, selon le programme indiqué déjà depuis plusieurs années par le général von Bernhardi dans son ouvrage : *Deutschland und der nächste Krieg*, « L'Allemagne et la prochaine guerre », commence, après les guerres de libération et d'unification, la série des *Expansionskriege* : des guerres d'expansion.

La signification de l'ultimatum à la Serbie, moyen tortueux de provoquer la Russie, tout en se donnant l'air de ne pas viser en même temps l'Europe, se dégageait avec évidence de toute l'histoire politique des temps modernes. Mais il ne suivait pas de là qu'elle dût être universellement comprise. En 1914, la guerre de 1870 elle-même n'était pas encore universellement comprise. Beaucoup n'y voyaient encore que la reprise, par l'Allemagne, de deux provinces allemandes. Que si la France, fidèle à son alliance avec la Russie, entrait dans la guerre, nombre de gens, dociles aux suggestions allemandes, diraient qu'elle n'était mue que par une mesquine envie de revanche.

Que fût-il arrivé, si l'Allemagne, moins impatiente, moins enivrée par la série de ses guerres heureuses, moins follement confiante dans la toute-puissance de la force pour faire le droit et commander l'approbation du monde, n'avait pas violé la neutralité belge ?

Si l'Angleterre s'était désintéressée de la guerre comme en 70, eût-on compris que cette guerre intéressait l'Europe ?

Et si, d'un bout à l'autre de son cours, l'Europe seule y eût été engagée, eût-on compris qu'elle intéressait le monde ?

L'Allemagne prétendait qu'elle combattait la Russie parce que ce pays représentait la survivance, en Europe, de l'autocratie et du despotisme. Elle combattait l'Angleterre, disait-elle, parce que ce pays représentait l'asservissement des mers, tandis qu'elle était, elle, sur mer comme sur terre, le champion

de la liberté. Elle combattait l'Italie comme prétendant à des conquêtes, la France comme possédée de l'idée fixe de lui ravir à nouveau l'Alsace-Lorraine. Quant aux déclarations loyales des Alliés, protestant qu'ils n'avaient d'autre objet que de faire respecter en Europe la justice, la bonne foi et le droit des nations, l'Allemagne les traitait de mensonges ou d'enfantillages. Evidemment, les Alliés ne nourrissaient que des desseins impies, puisqu'ils résistaient à l'Allemagne, substitut de Dieu en ce monde.

De ces deux appréciations contradictores, laquelle exprimait la vérité ? Il manquait, pour juger la cause, un tribunal, supérieur et indépendant. Les Alliés, étant partie, ne pouvaient être juges. Sans doute, les consciences libres, dans les nations restées neutres, affirmaient hautement le bon droit des Alliés. Mais pouvait-on compter qu'après la guerre, si celle-ci tournait en faveur des Allemands, la voix des puissances neutres, désormais annihilées, conserverait quelque influence ?

N'en doutons pas : de même que la signification de la guerre de 70 avait été méconnue, parce que la France et l'Allemagne y avaient été abandonnées à elles-mêmes ; de même la guerre de 1914 eût été qualifiée, pendant longtemps peut-être, de simple conflit entre des ambitions européennes, si l'Amérique ne fût intervenue.

L'Amérique réunissait toutes les conditions requises pour être le juge que demandait l'histoire.

Elle était puissante, riche, capable de déployer, avec une rapidité vertigineuse, une somme de forces quasi infinie. Nul donc, si réaliste fût-il, ne pourrait mépriser son jugement.

Elle était, de plus, remarquablement impartiale. Les amis de l'Allemagne y abondaient. L'extrême libéralisme des institutions ne permettait-il pas à chaque citoyen de conserver intactes toutes les affections qui ne s'opposaient pas radicalement au

loyalisme américain ? On voyait soutenir ouvertement cette doctrine, qu'*americanism* veut dire *hyphenatism* (trait-d'unonisme), c'est-à-dire qu'il est dans l'ordre que tout Américain soit, non seulement Américain, mais Anglo-Américain, ou Franco-Américain, ou Germano-Américain, le trait d'union qui joint ces deux termes indiquant que chacun a la même valeur que l'autre.

Si, parmi les Américains, il se trouvait des amis des puissances centrales comme des amis des nations alliées, le plus grand nombre était indifférent, ignorant du détail des événements et peu curieux d'approfondir la signification du conflit. Le sentiment dominant, c'était la résolution bien arrêtée de ne pas se laisser entraîner à entrer dans la guerre. Se mêler des affaires d'Europe était contraire aux enseignements de Washington et à la politique traditionnelle de l'Amérique. Toute guerre, d'ailleurs, pensait-on, était chose absurde, la guerre étant une œuvre de pure destruction, alors que tout l'effort de l'homme raisonnable est de créer et de construire. Si l'Europe en était encore à l'âge de l'animalité et de l'entre-mangement, l'Amérique, plus avancée sur la route de la civilisation, se mettrait-elle à sa remorque ? Longtemps, le président Wilson fut célébré, d'un bout à l'autre des Etats-Unis, comme le bon Américain qui maintenait honorablement l'Amérique en dehors du conflit (*who, with honor, kept us out of the war*).

Tel était l'état des esprits. Mais le peuple américain est sans parti pris. Bientôt il désira savoir, et il s'informa. Il se donna une seconde fois pour président, en 1916, un homme d'une haute conscience morale et d'aspirations larges et élevées, qui rêvait de voir son pays consacrer à de grandes causes la prodigieuse quantité de ressources dont il disposait. Ce professeur, ce savant, ce méditatif, ce scrupuleux, voulut énergiquement discerner le vrai, et étudia la question sous toutes ses faces.

Il demeura d'abord fidèle à l'idée de garder une neutralité absolue. Au commencement de 1917, il souhaitait encore « une paix sans vainqueur ».

Cependant l'Amérique se voyait elle-même directement menacée. C'était le torpillage du *Lusitania*, puis du *Sussex*, attentant à des vies américaines ; c'étaient les incendies d'usines américaines allumés par des mains allemandes, c'étaient les agissements criminels de l'ambassade allemande elle-même, c'était la révélation du complot en règle de Zimmermann contre les Etats-Unis.

Le Président analysa ces événements avec son exactitude de juriste et sa conscience de chrétien ; et de l'ensemble de ses études et réflexions il tira finalement cette conclusion :

La présente guerre n'est pas un duel entre des adversaires placés l'un et l'autre sur le même terrain. Les Allemands ont menti quand ils ont proclamé à la face du monde qu'ils faisaient la guerre en représentants de la culture et de l'humanité tandis que leurs adversaires ne poursuivaient que des fins égoïstes et foulaient aux pieds les lois morales. Il n'est que trop vrai, au contraire, comme l'affirment les Alliés, que l'Allemagne du vingtième siècle, inféodée au militarisme prussien et à l'autocratisme des Hohenzollern, poursuit, par les moyens les plus criminels, l'asservissement de l'Europe et du monde, tandis que les Alliés combattent pour la justice, pour la liberté, pour le droit des nations, pour le respect des engagements, pour le maintien de la dignité humaine. Cette guerre est réellement la lutte de la civilisation véritable contre une barbarie d'autant plus odieuse qu'elle prostitue à son service la science, la philosophie, la religion.

Que les Etats-Unis, par la voix de leurs représentants les plus autorisés, publiassent une telle appréciation de la guerre actuelle, cette déclaration était, moralement, décisive. Cependant, si leur sentiment

ne s'était manifesté que par des paroles, l'histoire eût pu, quelque jour, le laisser tomber dans l'oubli. « Les faits historiques, disait Frédéric II, sont ceux qui ont une postérité. »

Le Président ne se contenta pas de définir la guerre actuelle. Il rappela à ses concitoyens et au monde les principes sur lesquels repose l'Union américaine : « Les hommes ont reçu du Créateur certains droits inaliénables... C'est pour garantir ces droits que les gouvernements sont institués parmi les hommes, et ils tirent leurs justes pouvoirs du consentement des gouvernés. » Pour conquérir cette possession d'elle-même, l'Union américaine, fraternellement aidée par le champion de la liberté en Europe, la France, a soutenu une dure et glorieuse lutte de huit années. Plus tard, comme cet Etat, formé d'Etats et fondé sur la liberté, menaçait de se dissoudre, elle a affronté les horreurs de la guerre civile, afin de prouver au monde, comme l'a dit Lincoln dans le cimetière de Gettysburg, que le « gouvernement du peuple par le peuple et pour le peuple » n'est pas seulement un noble idéal, mais un régime pratique, capable de durer et de se maintenir dans un vaste et important Etat, sans en compromettre l'unité et l'existence. Cette question, donc, se posait devant les Américains : se borneraient-ils à revendiquer la liberté pour eux-mêmes, et à la défendre le jour où l'ennemi viendrait l'attaquer chez eux ; ou considéreraient-ils la liberté comme un bien auquel tout homme a droit en tant qu'homme, et qu'il est du devoir de tout homme d'assurer, autant que possible, à ses semblables ?

Les Etats-Unis comprirent qu'il existe, surtout depuis que le progrès des voies de communication a fait de la terre un domaine unique, une solidarité morale en même temps que matérielle entre toutes les nations ; en sorte que la subsistance d'Etats autocratiques et despotiques dans le monde est, pour les

Etats démocratiques, une perpétuelle menace. Et ils n'hésitèrent pas à proclamer que, comme ils avaient combattu pour leur propre indépendance, ainsi ils avaient le devoir de combattre pour l'indépendance du monde.

Comme, d'ailleurs, leur conception de l'indépendance n'était nullement l'idée d'une liberté soustraite à toute discipline, mais reposait, au contraire, sur la croyance religieuse au devoir, pour tout être libre, de se soumettre aux lois de la morale, la résolution que prirent les Américains consista à s'armer pour forcer les nations de proie à reconnaître que les mêmes obligations qui s'imposent à la conscience des individus valent pour les peuples et doivent régler la vie internationale.

C'est ainsi que l'Amérique, en présence des événements actuels, ne s'est pas bornée à proclamer théoriquement le droit : elle a décidé, pour le défendre, de mettre à contribution ses biens et la vie de ses enfants. Elle est, dans cet esprit, entrée en guerre aux côtés des Alliés.

Or, grâce, à cette décision même, la guerre est désormais marquée, aux yeux de tous et pour toujours, de son vrai caractère. Nul ne pourra plus soutenir qu'il ne s'agisse que d'un conflit d'intérêts, de passions, de rancunes, d'ambitions. C'est bien la croisade de la démocratie contre l'autocratie, de la liberté contre le despotisme, de l'idée contre la force, qui se poursuit à l'heure présente, puisque la libre Amérique s'y est associée en déclarant : « Nous ne désirons ni conquêtes ni domination. Nous ne demandons aucune compensation matérielle pour les sacrifices que, librement, nous allons faire. Nous ne sommes que l'un des champions des droits de l'humanité. Tout ce qu'ambitionne l'Amérique, c'est le privilège de verser son sang et de dépenser ses ressources pour les principes qui lui ont donné naissance » (1).

(1) Président Wilson, Message du 2 avril 1917.

II

LES AMÉRICAINS ET LA GUERRE

Les Américains étant entrés dans la guerre, les Allemands affectèrent de considérer cet événement comme absolument négligeable. C'est l'heure où, la Russie étant hors de cause, l'Allemagne dispose, sur le front occidental, de la presque totalité de ses forces. Que peut, contre l'armée allemande déployée dans toute son ampleur, exaltée encore par ses prodigieux succès, la vague multitude de soldats improvisés que va s'efforcer de mettre sur pied l'Amérique. On lit dans les journaux allemands d'alors : « L'Amérique fait la fière ? Avant trois mois elle sera à genoux ». « Wilson, dit Guillaume II, réclame le privilège de verser le sang de ses concitoyens pour sauver l'impérialisme anglais ? Il en obtiendra un autre : celui de payer les indemnités de guerre des ennemis de l'Allemagne. »

Les philosophes d'outre-Rhin nous expliquent comment les Allemands se sont créé une conception du monde (*eine Weltanschauung*) d'après laquelle la nature des choses est tenue de se conformer à l'idée que s'en fait la pensée allemande. Une fois de plus, à propos des Américains, les Allemands ont appliqué cet incroyable principe : une fois de plus la réalité les a bafoués.

D'une influence puissante sur les événements les Américains possédaient la condition première, à savoir d'immenses ressources en tous genres.

La population des Etats-Unis compte 110 millions d'âmes. La fortune publique de la nation est de 1.000 milliards de francs, tandis que celle de la France n'est que de 300 et celle de l'Allemagne de 430. La production du coton s'élève, pour les Etats-Unis,

à 14 milliers de balles, alors que l'Angleterre en produit 7.000 et les Empires centraux 200. La production du cuivre pur est, pour les Etats-Unis, de 506 milliers de tonnes, alors que pour les Empires centraux elle est de 40 milliers. La production de minerais de fer est de 60 milliers de tonnes pour les États-Unis et de 37 pour les Empires centraux. La production de charbon est de 450 milliers de tonnes pour les Etats-Unis, alors qu'elle est de 307 pour les Empires centraux.

Le développement de l'agriculture et de l'industrie y défie, comme on sait, toute concurrence. C'est, selon une formule banale, le triomphe du machinisme.

Nulle part on n'est aussi avide de progrès scientifique, aussi prompt à faire passer la théorie dans la pratique. Il n'est sacrifice que l'on ne consente, dépense que l'on ne prodigue, pour posséder un outillage *up-to-date*, c'est-à-dire aussi moderne que possible. L'organisation fonctionnelle, reposant sur une spécialisation scientifique et intelligente, est la méthode que l'on applique partout. Et, le besoin du mieux étant le sentiment le plus impérieux de l'Américain, le progrès est continu, rapide et indéfini.

Les qualités physiques et morales de l'Américain ne sont nullement atteintes par le progrès du machinisme. La volonté, l'effort, l'expérience raisonnée continuent de jouer, dans la production, le rôle prépondérant. Il s'agit, pour chaque individu, d'acquérir et de mettre en œuvre un maximum de capacité physique, intellectuelle et morale. L'Américain n'admet, ni qu'une fatalité quelconque pèse sur la conduite des affaires humaines, ni que l'homme doive se contenter de s'adapter et de se subordonner à son milieu. L'homme doit agir, travailler et se travailler sans relâche, de manière à tirer parti des choses pour la réalisation de ses desseins, de manière à ne connaître, en définitive, d'autre maître que Dieu.

Produire, créer, réaliser, progresser chaque jour :

telle est, pour l'Américain, la mission de l'homme. « Notre destinée, dit son poète national Longfellow, n'est ni de jouir, ni de nous tourmenter, mais d'agir, en sorte que chaque jour nous trouve plus avancés que la veille » :

... to act, that each to-morrow
Find us further than to-day.

L'Américain apprécie l'effort ; il oppose à la vie facile (*easy-going*) la vie de labeur (*strenuous*) ; il juge honteux de mourir autrement que sous le harnais. Mais il n'admet pas que le déploiement de l'énergie soit une fin en soi. L'énergie est faite pour produire ; la valeur d'un homme se mesure à son degré de puissance productrice ou *efficiency*.

Les ressources des Américains sont immenses ; mais, avant 1917, tout l'emploi qui en était fait était orienté vers les arts de la paix. Etait-il concevable que l'activité américaine pût, du jour au lendemain, se tourner vers les choses de la guerre ?

Selon les Allemands, les Américains ne pouvaient s'adapter aux conditions de la guerre, parce qu'ils ne vivaient que pour les affaires. Mais leur conception de la vie n'a nullement entravé leur action sur ce terrain, nouveau pour eux, parce qu'ils ont envisagé la guerre elle-même comme une affaire. Le Président Wilson l'a déclaré : *War is business*. Toutes les aptitudes, toutes les méthodes qu'ils appliquaient aux affaires, ils les appliqueront désormais à la guerre. La souplesse dont ils sont doués, et qui est leur qualité de prédilection, leur rend la transition facile. De leur habitude des affaires, ils retiendront notamment cet enseignement, que rien ne réussit en ce monde sans une concentration, dans un organe unique, du pouvoir directeur et de la responsabilité.

Leur passage de l'état de paix à l'état de guerre est réglé par un principe très simple : Tout pour la

guerre. L'Américain n'a pas l'habitude de faire plusieurs choses à la fois. Il vise, en tout ce qu'il entreprend, le succès. Or, le plus sûr moyen d'obtenir le succès, c'est de consacrer toutes ses forces à l'objet précis que l'on a en vue.

D'ailleurs, les Américains considèrent la guerre comme un état de choses absolument anormal, auquel on ne se résigne que pour en rendre le retour absolument impossible. Le problème est donc, à leurs yeux, de mener la guerre avec un maximum de puissance, de rapidité et de sûreté, et d'aboutir à une conclusion véritablement définitive. Pour atteindre à ces fins, les Américains sont prêts à tous les efforts, à tous les sacrifices. Ils ajournent, de propos délibéré, tout autre objet. Viser la victoire, plus autre chose, c'est retarder ou compromettre la victoire. *The Americans are nothing if not thorough. They are at war, they mean to make war in earnest.* « Les Américains ne font rien à demi. Ils sont en guerre, ils entendent mener la guerre sérieusement ». Qu'importeront, le but une fois atteint, les épreuves de la route ? L'Américain vit dans le présent :

« *Act, act in the living present* », dit Longfellow. « Le passé est pour les esclaves », *The past is for slaves*, dit Emerson.

Les résultats immédiats qu'engendra cette résolution de ne vivre, jusqu'à nouvel ordre, que pour la guerre furent les suivants :

En premier lieu, de fournir à l'Etat des ressources financières pratiquement illimitées. En 1918, les Etats-Unis ont déjà affecté à la guerre plus de 60 milliards de francs. Le projet de budget pour l'exercice 1919 s'élève à 70 milliards de francs (1) ;

En second lieu, d'accroître, dans des proportions

(1) Le quatrième emprunt (octobre 1918) produit 32 milliards de francs.

nouïes, une production qui était déjà d'une intensité unique au monde ;

Troisièmement, de restreindre, en toute matière, la consommation. Un objet consommé inutilement, c'est, dit-on là-bas, un Allemand de moins tué sur les champs de bataille, l'argent gaspillé en vaines jouissances étant ravi aux travaux de la guerre.

Il est intéressant d'insister sur ce troisième point. La puissance de *self-control*, ou empire sur soi-même, conservé pieusement par les héritiers des fondateurs de l'Union, se manifesta remarquablement dans l'entrain avec lequel les Américains s'imposèrent, d'eux-mêmes, individuellement, les restrictions requises.

L'augmentation de la production et la diminution de la consommation rendent possible un développement des œuvres de guerre qui étonne le monde par sa rapidité et son extension.

L'aide charitable, financière, économique, industrielle, prêtée aux nations alliées, avait déjà largement commencé avant l'entrée en guerre de l'Amérique. Elle a pris des proportions de plus en plus considérables.

L'un des exemples les plus remarquables de cette action est le fonctionnement de la Commission de Ravitaillement (*Commission for Relief*) pour la France et la Belgique, organisée et longtemps dirigée par M. Hoover, actuellement administrateur des vivres aux Etats-Unis. Cette commission a réparti, à l'heure actuelle, plus de 2 milliards 500 millions de francs.

L'observation des jours sans viande ayant, dans l'espace des quatre mois antérieurs à février 1918, diminué de 140 millions de livres la consommation du bœuf, il fut possible d'envoyer aux Alliés, dans le même temps, 165 millions de livres de bœuf, plus 400 millions de livres de porc.

Les prêts aux Alliés se montent actuellement à 30 milliards de francs.

Les fournitures d'acier, de charbon, de munitions sont énormes, et augmentent de jour en jour.

L'accroissement se manifeste dans tous les domaines.

Au 1er avril 1917, l'Amérique possédait 123 navires de guerre, 5.000 lits d'hôpitaux militaires, zéro téléphones militaires Au 1er avril 1918, elle possède 949 navires de guerre, 58.000 lits d'hôpitaux militaires, 2.000 kilomètres de lignes téléphoniques construites ne France. En août 1918, elle possède 25.000 aéroplanes et 100.000 aviateurs. Elle a déjà embarqué 500 aéroplanes de bataille pour l'Europe. Elle en envoie 80 par semaine.

Elle possédait, avant juillet dernier, 223 bateaux de transport, soit 415.000 tonnes; elle construit, par jour, 38 bateaux, représentant 20.401 tonnes.

L'augmentation, pour janvier dernier, fut de 80.000 tonnes ; dans le cours de juillet, il fut de 631.000 tonnes. Le total actuel (août) est de 1.719.136 tonnes. Il y a actuellement 250 navires de guerre américains ayant, d'une façon permanente, leur base du côté européen de l'Océan.

L'armée américaine, en 1915, comptait 60.000 hommes. Actuellement (août) il y a, en France, 1.500.000 Américains. Il y en aura plus de 3 millions l'année prochaine, plus 18 divisions, chacune de 35.000 hommes, à l'instruction, aux Etats-Unis. Le Président Wilson prévoit le chiffre de 4 millions pour les fronts de France et d'Italie. L'augmentation possible de l'armée est quasi sans limite.

Pour la formation militaire de ces hommes, les Etats-Unis, docilement, se sont mis à l'école des armées européennes, particulièrement de l'armée française.

Tous les instruments de la guerre ont été, avec une rapidité et une précision incroyables, réalisés par les Américains. Comment en usent-ils ? L'esprit guerrier leur fait-il irrémédiablement défaut, ainsi que l'ont décrété les Allemands ?

Le 23 mars 1918, le général Pershing vint dire au général Foch : « Tout ce que nous avons est à vous : disposez-en comme il vous plaira. Le peuple américain sera fier d'être engagé dans la plus grande et la plus belle bataille de l'histoire. »

Les soldats américains se mêlèrent aux soldats français, et tout de suite ceux-ci furent remplis d'admiration pour les qualités militaires dont firent preuve leurs camarades d'outre-océan. « Ils ont du nerf et du cran », disent-ils dans leur langage. Observant les combattants allemands, un soldat américain émit ce jugement : « Ils ressemblent aux loups, ils ne sont redoutables qu'en troupes. » L'Américain, lui, possède en soi le ressort de son action. Il n'a pas besoin d'être entraîné par un mouvement d'ensemble. Les soldats américains sont passionnés pour l'attaque, pour l'initiative, pour l'aventure ; et il faut modérer, non stimuler, leur ardeur.

Leur état d'esprit est très simple. Comme on demandait à l'un d'eux quelles étaient ses idées sur la mission qu'il était appelé à remplir, il répondit : « Nous tuons ou sommes tués, voilà ! » *We kill or are killed.*

Ces prétendus coureurs des bois sont parfaitement disciplinés et instruits. Ils ont pris une part importante à la seconde bataille de la Marne en juillet 1918. Le 18 juillet, ils se signalaient par un exploit qui permet de leur appliquer le vers fameux de Corneille :

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

D'un bond, les divisions américaines franchirent six kilomètres. Le général Mangin adressa aux troupes américaines, le 9 août, l'ordre du jour suivant :

« Officiers, sous-officiers et soldats de l'armée américaine,

« En collaboration étroite avec vos camarades français, vous avez pris part à la contre-offensive qui a commencé le 18 juillet. Vous y avez été comme l'on

va à une fête. Votre élan magnifique a bousculé et surpris l'ennemi, et votre ténacité indomptable a arrêté la contre-attaque de ses divisions de réserve.

« Vous vous êtes montrés les dignes fils de votre grand pays, et vous avez gagné l'admiration de vos compagnons d'armes.

« 91 canons, 7.200 prisonniers, un immense butin et 10 kilomètres de territoire conquis sont votre part dans la victoire.

« Vous avez, en outre, acquis le sentiment de votre supériorité sur l'ennemi barbare de l'humanité...

« Camarades américains, je suis fier d'avoir été à votre tête pendant ces jours splendides, et d'avoir combattu avec vous pour la délivrance du monde. »

Deux jours plus tard, le 11 août, se constituait la première armée américaine, sous le commandement du général Pershing. Des unités analogues seront créées, au fur et à mesure qu'augmentera le nombre des effectifs américains opérant en France.

Le concours américain influera-t-il de façon décisive sur les événements militaires ? Les Allemands eux-mêmes en témoignent aujourd'hui ; car il n'est pas douteux que leurs brusques offensives de 1918 n'aient eu pour but de frapper un grand coup avant que la participation américaine n'ait atteint des proportions importantes. Pourquoi l'offensive, imparfaitement combinée, du 15 juillet, si la préoccupation de la rapidité ne l'eût emporté, dans l'esprit du commandement allemand, sur celle de la sécurité ?

La hâte fébrile des Allemands, l'émotion que trahit aujourd'hui la presse allemande, tout indique que l'Allemagne voit distinctement l'avenir lui échapper, et cela, à cause de l'intervention américaine.

Et, en effet, cette intervention apporte aux Alliés la certitude du succès, autant que le mot de certitude peut être prononcé quand il s'agit de prévisions humaines.

La lutte de l'Allemagne contre les Alliés, depuis que

ceux-ci comptent dans leurs rangs les Américains, est la lutte du fini contre l'infini.

Les ressources allemandes, en argent, en matières premières, en substances alimentaires s'épuisent nécessairement.

L'Amérique, elle, peut continuer la guerre indéfiniment, sans cesser de tout posséder en abondance. Et elle a pour maxime que toute richesse a pour unique raison d'être, de servir à faire œuvre utile. Or, actuellement, son unique pensée est de consacrer à la guerre toutes ses ressources, toutes ses facultés. En agissant ainsi, elle ne craint pas de s'appauvrir. Car, à dépenser ce qu'elle possède, elle ne se dépouille pas de sa puissance de travail ; et, par son travail, étant donné la richesse de son sol, elle sait qu'elle aura vite fait, après la guerre, de reconstituer sa fortune.

L'Allemagne après avoir, durant quatre ans, combattu à coups d'hommes, en vertu de son adage populaire : « on ne fait pas d'omelettes sans casser des œufs », économise maintenant ses soldats, et estime qu'une division vaut mieux qu'un territoire. Mais l'Amérique possède vingt millions d'hommes en âge de servir comme soldats. L'accroissement possible de son armée est illimité.

L'Allemagne, il est vrai, s'est flattée d'empêcher les Américains, au moyen de la guerre sous-marine, de traverser l'océan. Guillaume II expliquait, l'an dernier, avec son omniscience, comment le chiffre des soldats américains combattant en Europe ne pourrait jamais dépasser 30.000. Mais, en cela encore, les Allemands avaient mal calculé. Grâce, principalement, à la marine anglaise, le nombre des pertes a été insignifiant.

Quant aux bateaux chargés de matériel ou de marchandises, d'une manière générale, aujourd'hui, la construction de bateaux nouveaux compense largement les pertes, lesquelles, d'ailleurs, deviennent

moins lourdes. Au mois de juillet dernier, le nombre de tonnes fournies par les constructions nouvelles excéda de 280.000 tonnes le nombre représenté par les bateaux coulés.

En ce qui concerne la capacité et la volonté de vaincre, si elle fut évidente, chez les Américains, dès qu'ils participèrent à la campagne, elle s'accroît de jour en jour, parce que les Américains, ne faisant rien à demi, sont devenus immédiatement des soldats, autant que se vantent de l'être les Allemands, longuement et laborieusement dressés suivant les méthodes prussiennes. Ils n'ont pas besoin qu'on les entraîne brutalement à l'obéissance, à la vaillance et à l'esprit de sacrifice. Leur contentement est absolu lorsqu'on leur donne un ordre parfaitement défini et catégorique : « Tenez bon ! » « Enlevez cette position ! » « Emparez-vous de ces tranchées ! » Ils se feront tuer joyeusement jusqu'au dernier, plutôt que de faiblir dans l'accomplissement de la tâche prescrite. Le succès tangible, c'est-à-dire la réalisation exacte de la fin visée : vers cet objet tout leur être est tendu.

L'Allemagne, désormais, est dans l'impossibilité de vaincre sur les champs de bataille. Mais la guerre militaire n'est pas la seule qu'elle mène. Simultanément, sans relâche, elle en poursuit une autre, plus subtile, plus perfide, plus dangereuse : la guerre diplomatique. Selon son grand principe d'offensive et d'initiative systématiques, en même temps qu'elle monte des offensives de guerre, elle machine des offensives de paix. Elle demande à causer, à amorcer des conversations, n'importe comment et n'importe avec qui, de préférence, tout d'abord en petit comité, *in kleinem Kreise*. Il s'agit de lancer dans l'air le mot de paix, afin qu'il circule de bouche en bouche et insinue son influence dissolvante dans les veines de l'adversaire.

L'Allemagne a pour maxime de signer promptement la paix, lorsqu'il lui apparaît que son plan a échoué. Son programme normal consiste en deux points : 1° effectuer, d'abord, une préparation de tout point complète; 2° frapper un coup qui soit, d'emblée, décisif. Si ses prévisions sont déçues, elle n'est pas disposée à continuer immédiatement la lutte. Au lieu de s'obstiner en vue d'un résultat désormais incertain, elle préfère traiter, tant bien que mal, afin d'entreprendre ensuite, à loisir, une préparation nouvelle où elle profitera de l'expérience acquise, et de reprendre la lutte dans des conditions meilleures, à l'heure qu'elle jugera propice.

A partir de la bataille de la Marne, les Allemands, en ce qui concerne la guerre avec la France et l'Angleterre, n'eurent plus qu'une pensée : partie remise ! Ils ne se battirent plus que parce qu'on les y força. Ils comptèrent sur l'Amérique, et en particulier sur le Président Wilson, pour jouer, sous leur direction occulte, le rôle de médiateur.

Leurs espoirs secrets ne furent pas détruits par l'entrée en guerre de l'Amérique. On sait que naguère encore le comte Czernin et le comte von Hertling prétendaient être prêts à engager la conversation en prenant pour base les quatre points énoncés par le Président Wilson, dans son message du 12 février 1918. Cette tactique continuera certainement à être employée, car les Allemands sont insensibles aux rebuffades.

Mais l'Amérique et son Président, en revanche, sont sensibles aux leçons que leur donnent les événements. « Je serais honteux, dit le Président Wilson au Congrès, en décembre 1915, si, depuis six mois, je n'avais rien appris. » Les Allemands mettent leur gloire à imposer leurs idées aux autres : les Américains mettent la leur et à garder les principes qui ont créée leur patrie, et à s'instruire, en considérant les choses dans leur réalité objective. Le Président Wilson a

observé, avec son calme imperturbable, les manifestations de la pensée allemande ; et voici comment il vient de s'exprimer, à l'occasion du quatrième anniversaire du déchaînement de la guerre : « L'Allemagne a déclaré, une fois de plus, que la force seule a qualité pour trancher la question de savoir si la justice et la paix doivent régner parmi les hommes, si c'est le droit, tel que le conçoivent les Américains, ou la domination, telle que les Allemands l'entendent, qui doit régler les destinées de l'humanité. Dès lors, un seul recours nous reste : la force, la force poussée à l'extrême sans restriction ni limitation, la force triomphante et équitable, qui posera le droit comme loi du monde, et qui réduira en poudre toute domination égoïste. »

Ainsi parle, aujourd'hui même, le Président Wilson. Sa voix est-elle celle de la nation ?

Le parti politique que certains pourraient considérer comme plus disposé que les autres à chercher une solution dans la conversation, en même temps que dans la lutte à main armée, le parti dit du travail (*Labor's Party*), écartant délibérément toute fin autre que la liberté des Etats-Unis et du monde, a dit au Président, dans un message qu'il lui adressa en juin 1918 : « Nous sommes avec vous, Woodrow Wilson, jusqu'au bout » *We are with you, Woodrow Wilson, to the end.* Vouloir la victoire de la liberté, déclarent les socialistes américains, c'est vouloir la victoire militaire des Alliés, comme condition préalable de toute entrée en conversation.

L'intervention américaine, décisive sur les champs de bataille, ne l'est pas moins dans cette guerre déguisée, plus redoutable que l'autre, que l'on appelle l'invitation à causer, et que les Allemands mènent de front avec la guerre des armes.

Ou les Alliés vaincront par les armes, ou ils seront vaincus, cette vérité capitale ne s'obscurcira pas : les Etats-Unis, notamment, en sont garants.

III

Dans quelle mesure le traité de paix, qui tôt ou tard interviendra, sans doute, mettra-t-il fin à la guerre ?

Si avantageux qu'il puisse être pour les Alliés, il ne pourra réparer ou compenser que fort imparfaitement les dommages inouïs que, par méchanceté autant et plus que par raison stratégique, l'Allemagne et ses alliés ont fait subir à leurs adversaires.

Il est clair que l'Amérique, par les matières premières qu'elle possède et par sa puissance de production et d'achat continuera à jouer sur le terrain économique un rôle décisif. Il dépendra d'elle d'imposer à l'Allemagne, par la force, la responsabilité effective de l'attentat que celle-ci a commis contre l'humanité.

Mais s'agira-t-il seulement d'obtenir des réparations pour le passé ? La guerre sera-t-elle aussi réellement terminée que le diront les textes signés par les plénipotentiaires ?

Il importe de ne pas perdre de vue les doctrines dont les Allemands se repaissent depuis Frédéric II. La guerre est l'industrie de la Prusse. Les historiens et les philosophes allemands en ont fait l'âme de la politique allemande. Selon leurs enseignements, les périodes de paix ne sont que des transitions entre la guerre de la veille et celle du lendemain. L'ascension d'un peuple se fait par une marche rythmique dont la guerre et la paix sont les deux moments solidaires. Comme toute guerre tend à la paix, ainsi toute paix est grosse d'une guerre future. Le maintien de l'énergie allemande, principe moteur de l'univers, implique que celui-ci se conforme à cette doctrine. L'Allemagne a besoin d'ennemis, pour se maintenir en forme.

Considérez les guerres menées par la Prusse depuis

1813 : elles s'enchaînent comme les moments de la dialectique hégélienne. 1813 : guerre d'affranchissemen ; 1864-66-70 : guerres d'unification ; 1914 : début des guerres d'expansion. Au cours même de la présente guerre, et grâce à cette guerre même, l'Allemagne prépare la prochaine guerre. Ses géologues, ses économistes, ses érudits, ses savants de toute sorte font provision de documents utilisables à cette fin. Car l'accès des pays envahis sera peut-être moins facile après la guerre qu'aujourd'hui. En juillet dernier, on a pris soin de demander aux officiers et aux hommes ayant montré de l'aptitude et du goût pour l'étude des gaz asphyxiants de s'inscrire, afin de continuer, en temps de paix, à travailler au perfectionnement de cet engin de guerre, auquel, estime-t-on, est réservé un brillant avenir.

Le problème général sera de réaliser une préparation intégrale, scientifique, diplomatique, politique, morale, aussi dissimulée qu'il sera nécessaire, assurant l'infaillibilité du résultat. Nous devrons, notamment, disent les Allemands, nous appliquer systématiquement à devenir aimables : *systematish liebenswürdig zu werden*, afin d'inspirer confiance au monde. Notre préparation à la guerre de 1914 a été très négligente, très superficielle, très incomplète. Nous ne retomberons pas dans cette faute néfaste. Tout, en ce monde, n'est que force mesurable et utilisable : les facteurs moraux non moins que les agents physiques. Il n'y a, en réalité, que des problèmes de mécanique, physique ou psychologique. La science allemande est capable de capter toutes les forces, et d'assurer infailliblement le résultat.

Ainsi la paix ne sera pas la paix : ce sera la continuation masquée de la guerre présente, l'acheminement à la guerre future.

Il est vrai que les Alliés auront tout fait pour détruire, dans l'esprit allemand, ces prodigieuses théories, en supprimant toute possibilité de les réaliser. Mais

sauront-ils *a priori* s'ils y ont réussi ? Ils auront maté le corps : seront-ils sûrs d'avoir détruit l'âme allemande, cette entité invisible et formidable qui, depuis un siècle, subsiste en elle-même et par elle-même indépendamment des individus, façonne ceux-ci à son image et les imprègne de la conception militariste de la vie humaine ?

Supposons donc qu'à la guerre ouverte, les Allemands réussissent, peu à peu, à faire succéder la guerre pacifiste, sourde et hypocrite, et la préparation occulte d'une future guerre ouverte : croit-on que, dans ce cas, les Etats-Unis seront trop enthousiasmés par le succès, trop persuadés qu'ils ont rempli intégralement leur tâche et que l'œuvre est accomplie, pour s'en apercevoir ? N'ont-ils pas, à souhait, constaté, mesuré, sur leur territoire même, la profondeur et la puissance de la fourberie allemande ? N'ont-ils pas prouvé, par toute leur conduite depuis 1914, qu'ils sont, moins que personne, enclins à prendre leurs désirs pour des réalités ? Il semble que leur préoccupation essentielle soit de se mettre en garde contre la tendance si bien définie par Shakespeare dans le vers célèbre :

Thy wish was father, Harry, to thy thought !

« C'est ton désir, Henri, qui fut le père de cette pensée. »

Evidemment, les Américains continueront à combattre, par tous les moyens, de concert avec les autres nations pacifiques, la politique et les agissements de l'Allemagne, tant qu'il ne leur apparaîtra pas que l'Allemagne a définitivement rompu avec sa politique d'offensive préventive, et avec sa théorie de la guerre comme condition et fruit de la culture.

Plusieurs, cependant, espèrent un changement, non seulement matériel mais moral, de l'Allemagne après la guerre. N'est-il pas probable, disent-ils,

qu'instruite par la terrible expérience qu'elle aura faite, elle dépouillera son caractère militariste et pangermaniste, et redeviendra la nation douce et sociable que nous avons connue ? A quoi tient la folie actuelle de l'Allemagne ? Au virus que lui a inoculé la Prusse ? Que l'on détruise le militarisme et l'autocratisme prussiens, et le tempérament inné des Allemands reprendra le dessus : *sublata causa, tollitur effectus.*

Si simple et claire que paraisse cette théorie, il n'est pas certain qu'elle représente fidèlement la réalité.

D'abord, il ne suffit pas qu'une chose ait existé dans le passé pour qu'elle tende à ressusciter dans l'avenir. Il y a des évolutions irréversibles. D'autre part, il y a des effets qui survivent à leur cause : telle l'infection causée par un reptile qu'on tue.

Puis, quand on étudie en détail l'histoire de l'Allemagne, on constate que ce n'est nullement par hasard qu'elle s'est prussianisée, mais que ce phénomène s'est produit sous l'influence de causes internes, en même temps que de circonstances extérieures. La Prusse, en faisant l'Allemagne une et forte, a rempli son plus ardent désir, a répondu à son ambition séculaire. Aujourd'hui, c'est bien l'Allemagne, et non pas seulement ses maîtres prussiens, qui est pénétrée jusqu'aux moelles de pangermanisme et de militarisme. Cent ans de dressage intellectuel et matériel, le plus systématique et le plus obstiné que l'on ait jamais vu, ont modelé ces âmes naturellement réceptives et tourmentées d'un désir obstiné d'unité et de domination. L'état où nous les trouvons aujourd'hui est devenu leur nature, soit qu'il dérive ou ne dérive pas de leurs tendances primitives.

Tant que cet état subsistera, les Allemands, dans le fond de leur cœur, ne penseront qu'à la revanche. Ils sont patients et dissimulés, ils n'oublient pas, ils cultivent avec amour l'esprit de vengeance, et ils

sont convaincus que la défaite est une voie providentielle pour parvenir à la victoire (*Per crucem ad lucem*). Comment affirmer, quelque organisation qu'on leur oppose, qu'après cette guerre ils cesseront d'être dangereux ?

Une éventualité, pourtant, doit être envisagée. De toutes parts, dans le monde, le régime démocratique est en progrès. Les Alliés font précisément la guerre au nom de la démocratie, contre l'autocratie. N'est-il pas concevable qu'en Allemagne même, grâce, notamment, à l'issue de cette guerre, la démocratie puisse se substituer au féodalisme ? Et, dans ce cas, l'Allemagne ne dépouillerait-elle pas, comme par enchantement, ce personnage d'ennemi du genre humain, dont l'ont affublée les Hohenzollern ?

Il est certain que le champ du possible est illimité, et que la nature admet, à côté des évolutions continues, des mutations brusques. Il faudrait y regarder à deux fois, cependant, avant de considérer l'Allemagne comme devenue une nation démocratique, par cette seule raison qu'elle aurait substitué des institutions démocratiques à ses institutions féodales. Le loup habillé en berger ne cesse pas, pour cela, d'être un loup. L'Allemagne s'intitule *das Herrenvolk*, le peuple-maître, entendant par là que, selon le plan divin, elle doit se soumettre tous les autres peuples. Dès lors, sa volonté, c'est-à-dire son rôle en tant que nation, la volonté fondamentale de chacun de ses citoyens, est d'imposer au monde la domination allemande. Il y a un parti en Allemagne qui s'intitule social-démocratique. La mission qu'il s'attribue est d'asservir tous les travailleurs de l'univers aux travailleurs allemands.

Les institutions démocratiques sont une forme de gouvernement. La forme du gouvernement se confond-elle avec l'âme des gouvernés ? Suffit-il que les individus soient appelés à se gouverner eux-mêmes pour qu'ils se gouvernent selon la justice ? N'y a-t-il

pas des hommes qui, par le mot de liberté, entendent simplement le droit de demeurer tels qu'ils sont et de ne faire que ce qui leur plaît ?

Certes, la démocratie est chose belle et bienfaisante, mais à condition qu'elle existe, non seulement dans les lois, mais dans les âmes, à condition qu'à la liberté de disposer de soi réponde, dans les consciences, l'empire sur soi, le sentiment du devoir et de la responsabilité. « Il ne suffit pas, dit Isocrate, pour qu'un peuple jouisse d'un bon gouvernement, que ses portiques soient couverts de textes de lois, il faut que la justice habite dans les cœurs. »

Supposons que l'Allemagne, quelque jour, se donne des institutions démocratiques. Le problème qui se posera devant le monde sera de savoir si l'âme de l'Allemagne est, elle aussi, devenue démocratique ; si la conscience allemande, qui ne consentait pas à se donner d'autre objet que l'universelle domination allemande, s'incline désormais devant le droit d'autrui, devant la foi jurée, devant la justice, devant la dignité humaine.

Mais quel peuple plus que l'Amérique est averti de cette difficulté ? C'est dans ce pays, passionné pour la démocratie, que l'on agite le plus anxieusement le problème de la vraie et de la fausse démocratie, de la distinction entre la démocratie de surface, d'étiquette, de plate-forme électorale, et la démocratie réelle, sincère, morale, spirituelle, religieuse et effectivement libératrice. Point de démocratie vraie et bienfaisante, déclarent les penseurs américains, si, d'un bout à l'autre de l'échelle politique, de l'individu aux pouvoirs suprêmes, la liberté n'est doublée de *self-control* et de sentiment de responsabilité. Le président actuel des Etats-Unis est particulièrement préoccupé des conditions d'une démocratie véritable. C'est une conscience délicate et profonde, qui condamne impitoyablement toute politique séparée